Après la conquête de l'Ethiopie

Deux livres publiés récemment et écrits par des « compétences » comme peuvent l'être les maréchaux De Bono et Badoglio, les protagonistes de la guerre éthiopienne, nous apportent d'intéressants détails sur le cours des événements qui accompagnèrent cette campagne. Les deux écrivains mentionnés ne sont pas des plus cordiaux dans leurs appréciations réciproques. On pourrait y voir l'auto défense de De Bono et l'auto glorification de Badoglio, ce qui d'ailleurs n'a pas empêché Mussolini de préfacer impartialement l'un et l'autre livre. Le livre de Badoglio, bien qu'étant une narration aride et strictement militaire, est le plus important, et on y trouve un véritable acte d'accusation contre l'intervention de Mussolini et des facteurs politiques dans la préparation des événements.

Mussolini, dans sa préface, appelle Badoglio « l'artisan de la victoire militaire »; Badoglio, en véritable militaire, aurait pu appeler Mussolini « l'artisan de la défaite », car ce sont précisément les interventions politiques qui ont occasionné les plus grands désastres militaires de l'histoire.

Heureusement pour le Duce, les rapports de force étaient considérablement favorables à l'agresseur. Nous avons dans « Bilan » (N. 20 et 24), c'est-à-dire au début de la campagne éthiopienne, pris position contre la thèse qui fut le cheval de bataille de « l'antifascisme », d'une défaite militaire possible, d'une « répétition d'Adoua », qui aurait par reflet provoqué la débacle du régime fasciste.

Badoglio confirme en plein cette écrasante supériorité technique de l'armée italienne : 400,000 soldats de la métropole, 100,000 indigènes, 500 avions de bombardement, un millier de canons de tout calibre, 60,000 quadrupèdes, 16 mille véhicules motorisés. Contre eux l'Ethiopie n'a pu mobiliser que de 200 à 250,000 hommes à la frontière Nord et 80 à 100,000 sur la frontière Sud (seulement mobiliser et non armer de fusils, si ce n'est de vieux modèles). La moyenne de cartouches pour chaque fusil éthiopien était de 150 cartouches et le pays ne pouvait créer une industrie de guerre, alors que la contrebande ne pouvait pas fournir grand chose du fait que les mers étaient contrôlées par la flotte italienne et le ciel par l'aviation. Deux cents canons de petit calibre et de modèles désuet, voilà pour l'artillerie éthiopienne. Une dizaine d'avions de reconnaissance d'autre part, cela signifie que l'armée éthiopienne était aveugle devant une armée qui avait cent yeux, tel Argus.

En outre, la guerre d'Abyssinie fut favorisée par le fait que le Négus, se fiant aux promesses de la S. D. N., retarda la mobilisation, laissant à l'agresseur l'avantage de l'initiative de l'attaque.

L'intervention politique due à Mussolini a toutefois crée une situation qui a été souvent précaire. Badoglio est à ce sujet explicite. La préparation complète d'une campagne pour la conquête de l'Ethiopie ne pouvait être terminée avant l'hiver de 1936, bien que Mussolini s'y préparait bien avant l'incident tonné d'Oual Oual. Le Duce voulut que l'on accéléra les préparatifs. Et ainsi tout fut agencé pour la fin d'octobre. C'est le Duce qui imposa la date du 3 octobre pour initier la campagne. « Avant que l'organisation fut achevée, **pour obéir à l'ordre du Duce**, la campagne fut commencée », voilà ce qu'écrit Badoglio. On chercha un général qui allât de l'avant à la guerre : ce fut De Bono, colonel déplacé pendant la guerre pour incapacité, quadrumvir de la « Marche sur Rome » et chef de la police sous le nouveau régime.

Après les premières opérations, quand les normes les plus élémentaires de l'art militaires auraient conseillé un temps d'arrêt pour coordonner les moyens logistiques et attendre les renforts encore en route, « **des nécessités d'ordre supérieur (?)** », écrit Badoglio, imposèrent la marche sur Makallé. La situation devint tellement grave que l'on dut recourir à des mesures énergiques. De Bono fut rappelé et décoré du grade de Maréchal d'Italie. Badoglio fut expédié d'urgence pour faire face à la situation. Badoglio trouva la situation excessivement « délicate », euphémisme qui laisse sous-entendre beaucoup dans la bouche d'un militaire de métier. L'armée avait ses flancs découverts et de dangereuses infiltrations menaçaient les voies de communication.

Mais la supériorité technique était tellement considérable qu'il ne fut pas difficile de rétablir une situation favorable.

Nous possédons les chiffres qui concerne la bataille de l'Enderta : 280 canons tirèrent 20,000 coups et l'aviation lança 596 tonnes d'explosifs ainsi que 30 mille coups de mitrailleuses.

La campagne fut terminée avec la procession des 1,800 véhicules automobiles à la conquête d'Addis Abeba. La grande guerre était terminée, mais restait la conquête effective du pays, très difficile pour des raisons topographiques et de climat, bien que le péril des épidémies, qui fut le fléau de toutes les expéditions coloniales ait été limité par les moyens préventifs modernes.

Ce fut la fuite soudaine du Négus, après un colloque avec l'ambassadeur anglais, — qui constitue une énigme historique que seule l'avenir pourra expliquer — qui fit crouler toute résistance organisée sur les fronts militaires et qui compléta le succès italien, de la même façon que le « bloc économique » des 53 puissances contre l'Italie favorisa, en dernière analyse, le fascisme qui l'employa pour renforcer sa politique intérieure et justifier ses compressions.

La guerre n'a pas coûté plus de 1,000 hommes à l'Italie, soit la perte subie par un régiment dans certaines batailles de la grande guerre. Et le fascisme n'a aucun intérêt à diminuer les pertes (une fois le succès obtenu), car cela minimiserait l'effort militaire, surtout que l'on est habitué aux chiffres astronomiques de la grande guerre.

Le fascisme se glorifie encore d'avoir transporté 400,000 soldats à une distance de 4,000 km. en mer. Mais déjà il y a 40 années, l'Espagne avait transporté 250,000 hommes dans l'île de Cuba et la Grande-Bretagne, 400,000 hommes dans l'Afrique du Sud, c'est-à-dire à une distance de 6,000 miles nautiques.

C'est là une entreprise facile lorsqu'on possède la maîtrise absolue des mers. La faiblesse de l'aventure éthiopienne se manifesta à l'arrière front. Et c'est De Bono particulièrement qui nous le prouve : encombrement dans les ports, vrai « chaos roulant » sur les lignes de communication.

Quatre jours après l'occupation d'Addis-Abeba, c'est-à-dire le 9 mai 1936, le Duce proclamait l'avènement de « l'Empire ». Quelle est la situation actuelle au point de vue de l'occupation militaire ? A ce sujet il faut être explicite. La presse « antifasciste » répète la comédie du début du conflit : hier c'était le spectre d'Adoua, aujourd'hui celui d'une guérilla triomphante ou menaçant sérieusement la domination italienne. Tout cela est absurde. Certes, l'instabilité dure et durera pendant de nombreuses années, comme du reste pour toutes les occupations coloniales. L'armée d'occupation reste de 200,000 hommes. Le pays est habité par six millions d'indigènes sur une superficie représentant, même en déduisant la Somalie et l'Erythrée élargies aux frais de l'ancienne Ethiopie, trois fois celle de l'Italie et où le terrain est difficile, avec peu ou pas du tout de moyens de communications et sujet aux saisons de pluie qui paralysent pour des mois toutes les possibilites de communication aérienne.

Le régime adopte le système de la terreur, tuant et détruisant par le fer et par le feu tout foyer de résistance. Ainsi, le ras Desta, fait prisonnier au cours de combats, fut fusillé sur place.

Après l'attentat contre le vice-gouverneur Graziani (12 bombes de grande puissance ont éclaté dans le Palais gouvernemental pendant une réception de notabilités indigènes : Graziani a reçu trente blessures, mais malheureusement aucune mortelle) eurent lieu d'affreux massacres et le chiffre des victimes varie entre 3 et 6,000.

Dans ces derniers mois la presse étrangère a publié des détails sur les attaques survenues contre Makallé et Adoua ; la presse fasciste admet que durant la récente saison des pluies divers postes de la haute plaine éthiopienne ont été attaqués, mais elle affirme aussi que les « brigands » ont été dispersés.

Certes, il se vérifie un peu partout des attaques contre les ignes de communication et surtout contre les ouvriers affectés aux travaux des voies. Ces ouvriers forment une autre armée de 200,000 hommes à côté de l'armée militaire : il s'agit d'une véritable armée du travail ou plutôt du « travail forcé », encadrée par les chemises noires. Ils travaillent avec un fusil à portée de main, afin de se défendre contre les continuelles attaques d'in-